

**Didier Leclair, *Ce pays qui est le mien*, Ottawa, Vermillon,
collection « Romans », 2003, 242 pages**

Christian Bernier

Number 126, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41228ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bernier, C. (2005). Review of [Didier Leclair, *Ce pays qui est le mien*, Ottawa, Vermillon, collection « Romans », 2003, 242 pages]. *Liaison*, (126), 51–52.

Didier Leclair : *Ce pays qui est le mien*

Son premier roman, *Toronto, je t'aime*, lui a valu le prix Trillium 2000.

Christian BERNIER

Son deuxième, *Ce pays qui est le mien*, a été finaliste au prix du Gouverneur général.

CE PAYS QUI EST LE MIEN s'inscrit dans la mouvance de la littérature de l'exil. Le principal protagoniste, un médecin africain naturalisé Canadien, du nom d'Apollinaire Mavoungou, vit une crise identitaire qui trouve écho dans toutes les sphères de sa vie. À la recherche de son identité profonde, qu'il sent lui échapper dans les méandres de la métropole, cet homme tente de retracer l'essentiel de sa vie. Car un jour, « il avait plié bagage sans jamais accoster un rivage. Quelque part dans son parcours, il avait fait naufrage » (p. 129). Et maintenant, l'invalidité des diplômes étrangers, l'intolérance et l'hypocrisie, les difficultés d'intégration, les souvenirs qui s'estompent et ceux qui le rattrapent, la pauvreté sont autant de récifs que le médecin doit contourner afin d'atteindre la Terre promise. En émigrant, il avait laissé derrière lui un présent, qui s'est peu à peu estompé dans le flou du souvenir. C'est aujourd'hui un autre voyage qu'il entame, une course contre lui-même pour rattraper le temps perdu entre passé et avenir. La vie ne fait pas de cadeau ; il doit construire lui-même son présent.

Derrière cette quête se cache le dessein du narrateur (voire de l'auteur) de dévoiler la condition des immigrants africains au Canada. L'intention est louable, mais il en résulte un didactisme souvent peu subtil, qui fait décrocher le lecteur du monde fictionnel, pourtant bien campé. Même la forme se veut pédagogique. Il y va parfois de dispositions un peu bizarres des chapitres dans le but d'isoler certains éléments de la réalité et de les emboîter dans le récit. Je prends comme exemple le chapitre seize, « Manu Dibango aurait aimé le Zanzibar ». Sur un ton plus informatif que descriptif, le narrateur présente un artiste camerounais : « Manu Dibango. Décontracté, à son habitude. Des mots à peine audibles ici et là, presque fredonnés » ; et pour s'assurer de bien situer le lecteur dans le monde réel, il insiste en ajoutant que « (s)on crâne rasé était légendaire », que « Michael Jackson avait repris un morceau du Camerounais » (p. 107). En somme, on tente de nous enfoncer des références dans la gorge et le goût de réalité que cela laisse est désagréable. Par ailleurs, les deux paragraphes qui forment ce chapitre offrent une comparaison entre l'artiste et le Zanzibar, sombre endroit qu'Apollinaire fréquente régulièrement. L'idée n'est pas mauvaise en soi, mais pourquoi faire un chapitre entier de cette comparaison, somme toute assez conventionnelle, quand le chapitre suivant se déroule dans ledit bar. La pertinence de ce choix formel demeure peu défendable. L'éditeur a-t-il relevé cette faiblesse, a-t-il conseillé l'auteur à ce

sujet ? Au bout du compte, peu importe qui décide. Le résultat est le même et laisse planer une ambiguïté qui ne sert nullement l'œuvre.

Le titre est on ne peut mieux choisi ; ce pays *mien* peut tout aussi bien être celui de tout un chacun. Il joint les deux réalités citoyennes du Canada, c'est-à-dire les Canadiens de « souche » et les « autres », les immigrants. Ajoutons que l'écriture est généralement soignée. Prenons l'incipit pour exemple :

La nuit était un amoncellement charbonneux sur lequel s'étendait une épaisse couverture blanche. La neige qui tombait lentement sur Toronto forçait les automobilistes à ralentir. (...) Ils n'étaient pas accoutumés à une neige persistante. D'habitude, la fonte ne se faisait pas attendre (p. 9).

Ces phrases forment en quelque sorte le germe du roman, le *nucléus* diraient certains. Elles dévoilent subtilement et d'entrée de jeu tous les éléments importants auxquels le texte fera ensuite écho : le noir et le blanc, la neige qui oblige à porter attention aux chemins qu'on emprunte, le changement d'habitude, les obstacles qui persistent. L'incipit met aussi en scène une heureuse mise en abyme des états d'âme du médecin : porter attention à la chaussée, c'est aussi porter attention à son cheminement identitaire.

Ce roman a un autre mérite, celui de soulever des questions très actuelles, mais néanmoins universelles. Que faire de cette distance de plus en plus grande qui sépare le médecin de ceux qui ont décidé de rester au pays ? Comment oublier ce qu'on a voulu fuir, et garder en mémoire ce qu'on aimait du pays d'origine ? Faut-il tuer une part de soi pour survivre en ce nouveau pays, se résigner et accepter ce pays parce qu'on n'a plus le choix d'y vivre ? Ce pays ne finit-il pas

par vous garder par l'émotion. Il vous tenait par les tripes. Il retenait les enfants et les petits enfants. Apollinaire se disait qu'il voulait vivre et mourir près de sa fille. Mais comment rester dans le pays qui vous faisait rater votre vie ? (p. 104)

Ce pays, ce bourreau insidieux si semblable et si différent à la fois de son pays, et qui torture silencieusement en refusant aux immigrants de pratiquer leur profession ? Chose certaine, Apollinaire conclut qu'il ne doit plus s'isoler comme il le fait habituellement. Mais



que choisira-t-il entre l'Afrique et le Canada, entre le noir et le blanc ? À moins que la réponse ne soit ailleurs.

Ce pays qui est le mien ne révolutionne pas la littérature de l'exil, mais sa maîtrise en est assez bonne. En outre, il offre une lecture agréable où l'intrigue bien ficelée et l'introspection nécessaire ne font que doubler le plaisir du lecteur. Il ne reste à Didier Leclair qu'à se défaire de ce ton maladroitement didactique qu'il adopte pour, semble-t-il, « éduquer » son lecteur. Il lui faudra aussi laisser tomber certaines phrases malheureuses, basées sur des jeux de mots faciles, comme : « (l)'immigrant reçu prit l'aspect de l'immigrant déçu » (p. 129), qui en côtoient d'autres beaucoup plus poignantes telles que :

il ne croyait pas que l'amitié consistait à réduire l'autre à un état de transparence. C'était plutôt le résultat d'un alliage de sentiments opaques dont l'effervescence provoqu[e] des étoiles (p. 149). ■

Didier Leclair, *Ce pays qui est le mien*, Ottawa, Vermillon, collection « Romans », 2003, 242 pages.

Christian Bernier est présentement étudiant de deuxième cycle à l'université d'Ottawa en création littéraire et est journaliste pour le journal La Rotonde.

info@francoService.info

francoService.info

**C'est en français,
C'est en Ontario...**

C'est... le réseau de vos activités

Avec francoCornwall.ca et francoHuronie.ca, notre réseau est maintenant présent dans toutes les régions de l'Ontario

TRILLIS
COMMUNICATIONS

CHYC FM
Toujours plus de musique
Sudbury - Timmins - Kapuskasing - Hearst



Le théâtre au bout des doigts !

Pour vous procurer les manuels pédagogiques, études et revues publiés par TA Éditeur, visitez le nouveau site

www.taediteur.ca

Professionnels, amateurs ou amis du théâtre ce site est pour vous.